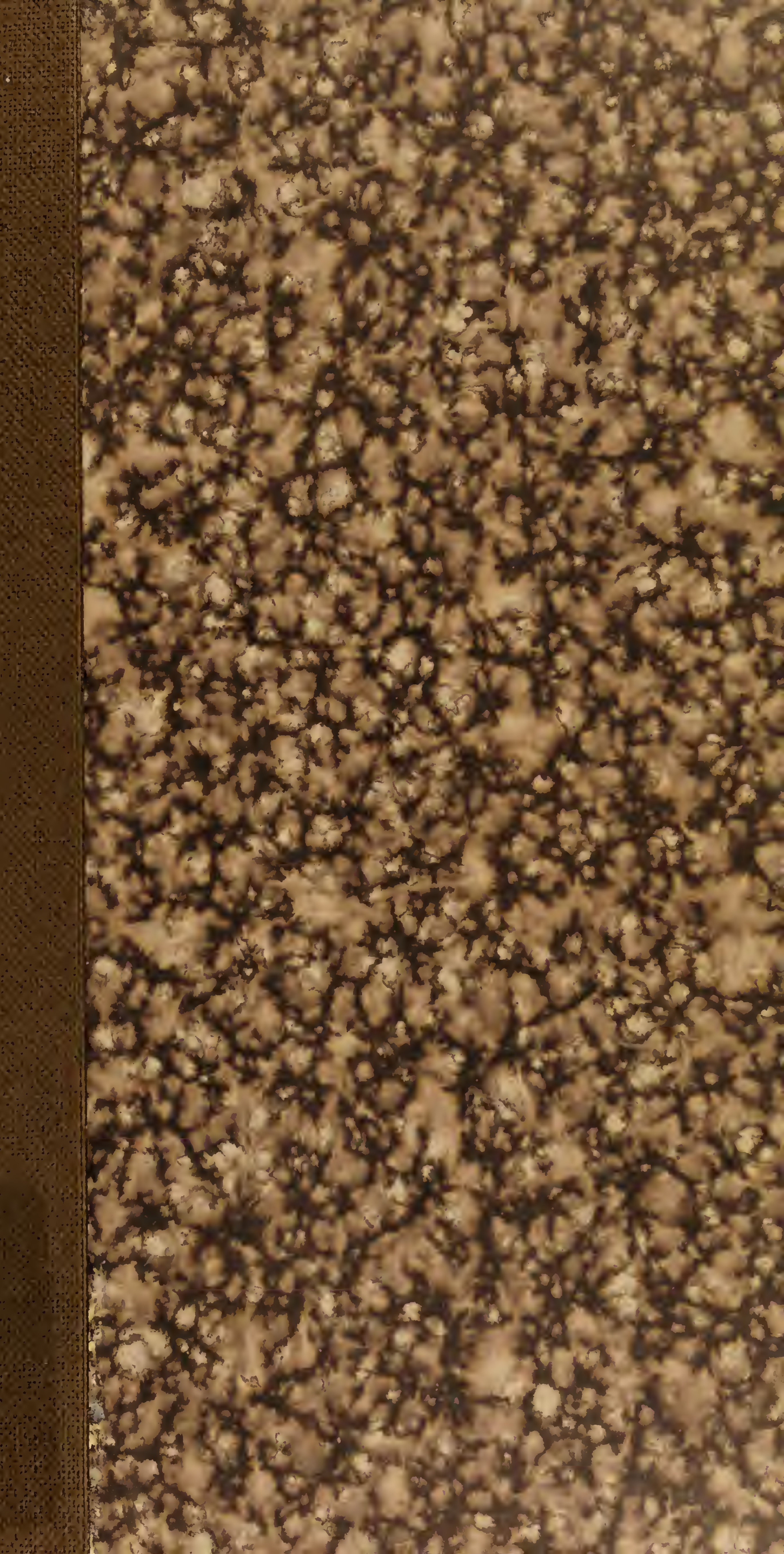








Otto,phot

# Paul SEGOND

1851-1912

DISCOURS

PRONONCÉS A SES OBSÈQUES

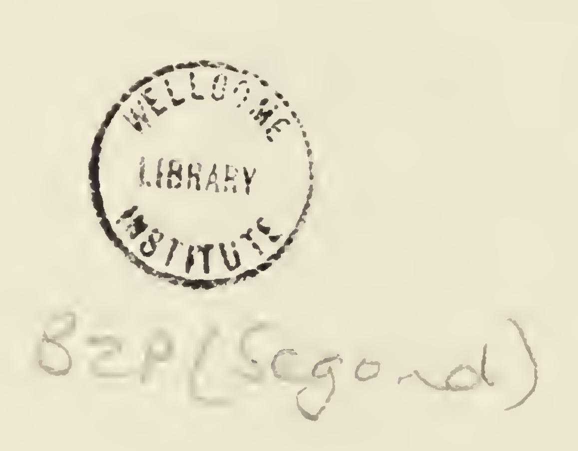


# Paul SEGOND

1851-1912

DISCOURS

PRONONCÉS A SES OBSÈQUES


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE
B2P (Segond)

# DISCOURS

DE

## M. le Docteur RICHELOT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

---

Messieurs,

C'est avec une indicible stupeur que nous avons appris la mort de Paul Segond, du plus brillant des chirurgiens et du meilleur des amis. Nous ne voulions pas y croire; nous ne pouvions nous représenter l'interruption brutale d'une si belle carrière; la disparition d'un homme hier encore si vivant, si vibrant, nous apparaissait comme une impossibilité matérielle et comme une trop grande injustice. Et cependant, c'était vrai; lui que nous avions vu, il y a quelques jours à peine, toujours affable et souriant, respirant la force et la santé, venir au-devant de nous et serrer nos mains, qui se tendaient si naturellement vers lui, nous ne devions plus le voir, il nous quittait sans avoir fini sa tâche, alors que sa vie, noblement remplie, pouvait encore être féconde. Il fallait bien le croire, il fallait se dire une fois de plus que les plus belles énergies et les

plus bienfaisantes sont souvent celles qu'un sort inique terrasse le plus tôt, comme si c'était assez pour nous de les avoir aimées, admirées un instant, et comme si la chaude sympathie qu'elles répandent devait avoir pour rançon notre déception et nos regrets.

Paul Segond appartenait à notre Compagnie depuis le 16 mars 1909. Le hasard des circonstances fut la seule cause de cette élection tardive, car l'Académie l'attendait depuis longtemps et il n'eut pas à la prier pour qu'elle lui ouvrît ses portes. Ses titres n'étaient pas discutables; qui de nous ne se rappelle ses brillants discours, sa parole entraînante, son rôle actif dans les discussions de la Société de Chirurgie sur les questions les plus ardues, pendant cette période heureuse où chacun de nous, avec ardeur, avec passion, apportait sa part contributive à la rénovation de la chirurgie? C'était le bon temps de notre jeunesse et de notre effort, auquel je ne puis penser sans une émotion profonde. Paul Segond luttait aux premiers rangs; son éloquence fixait l'attention, ralliait les suffrages; sa courtoisie parfaite, sa constante bonne humeur forçaient la sympathie.

Une intelligence claire, un jugement droit, sans subtilités ni complications, firent de lui un remarquable professeur. Mais surtout, quelle séduction il exerçait par la verve et la franche gaîté qu'il mettait dans ses propos, donnant un tour aimable aux questions les plus sévères et les rendant accessibles à l'esprit de ses auditeurs. Il fut un professeur écouté, suivi, profondément utile, comme il avait été un polémiste presque toujours victorieux.

Il eut, comme opérateur, la renommée la plus enviable.

Il fut chéri de ses malades, parce qu'il était habile et parce qu'il était bon. Sa nature franche, cordiale, faisait de ses clients des amis pour toujours; et j'en ai connu plusieurs qui lui avaient voué un véritable culte.

La présidence de notre Congrès de Chirurgie est un honneur qui couronne dignement une vie laborieuse; c'est comme un témoignage que nos collègues nous donnent, et qui signifie que nous avons servi fidèlement notre pays et notre art. Ce témoignage, Paul Segond l'obtint en 1911; et en le voyant alors, si semblable à lui-même, accueillant et bon camarade, actif comme en ses meilleurs jours, nous ne pouvions supposer qu'il irait à peine plus loin, et que cette belle figure allait disparaître. Il avait convié à sa table de très nombreux amis; tous étaient venus; et quand il leur souhaita la bienvenue, dans une de ces improvisations où il excellait, où il mettait toute son âme, jamais son inspiration n'avait été plus chaleureuse; jamais il n'avait mieux conquis son auditoire. Pour la dernière fois, il se donnait tout entier.

Et maintenant nous le pleurons; l'Académie, au sein de laquelle il n'a fait qu'une trop courte apparition, salue sa mémoire et adresse à sa veuve, à ses filles, l'expression de ses regrets sincères et de sa profonde sympathie. Rendre à un mort les honneurs funèbres, si cher qu'il soit, c'est bientôt passé; la vie va nous reprendre et nous entraîner loin de sa tombe, mais rien n'effacera, dans nos cœurs, le souvenir de cet homme dont l'intelligence, le talent, l'amitié n'avaient rien de banal, de cet homme avec qui, malgré les nuances de doctrine et d'opinion, nous étions toujours d'accord.

# DISCOURS

DE

## M. le Docteur RECLUS

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

---

Messieurs,

C'est au nom de la Faculté de Médecine, et comme le plus ancien professeur de Clinique chirurgicale, que je devrais saluer d'un dernier adieu notre collègue Paul Segond. Mais je me sens incapable de me plier à cette tâche : j'étais son ami depuis près de quarante ans, l'hôte de son foyer, j'ai vu naître et grandir ses enfants ; comment pourrais-je, trois jours après la terrible catastrophe, dire autre chose que notre douleur?

Oui, il y a près de quarante ans, et tout auréolé de son titre de premier externe, il venait, avec Nélaton et Brissaud, s'asseoir à ma conférence d'internat. J'avais bien quatre ans de plus qu'eux, mais que valait ce douteux avantage au regard de pareils élèves déjà marqués pour la maîtrise? Ce fut l'école mutuelle, et, dès lors, s'établit entre nous une amitié que rien ne put affaiblir. Mais voici qu'en moins de trois années, la mort brutale

les a fauchés! Avant-hier et hier, Brissaud et Nélaton, Paul Segond aujourd'hui, emportés tous les trois en plein orgueil de vivre et sans qu'aucun d'eux ait vraiment fini sa journée.

Quand j'entrai dans leur intimité, Paul Segond n'avait pas vingt-trois ans. Il s'élançait dans la carrière comme un dieu de l'Olympe, ivre du vin de sa jeunesse et de ses enthousiasmes tumultueux. Il venait de se marier, et c'était un tableau charmant que ces deux êtres, beaux et bons, modestes et glorieux à la fois, échappés à peine, l'un à son lycée, l'autre à son institutrice, marchant à la conquête de la vie, fièrement appuyés l'un à l'autre. Quelles soirées inoubliables de labeur joyeux dans ce cinquième du boulevard Saint-Michel, là-haut, au-dessus du Jardin du Luxembourg, et où montaient, en s'éteignant, les rumeurs du Quartier Latin! C'est là que fut composée, dans la joie du triomphe, cette fameuse thèse d'agrégation dont le souvenir survit encore : chaque soir, chaque ami apportait sa moisson de documents que discutait le jeune maître, tandis qu'attentive et sérieuse, sa jeune femme, assise à l'écart, recopiait et classait, toute heureuse de cette collaboration. Elle était déjà le recours immuable, le génie tutélaire du foyer.

Lors de son internat, Paul Segond était déjà hors pair. Certes, il aimait à proclamer ce qu'il devait à ses maîtres : à Farabeuf, dont il avait le culte et qui en fit un anatomiste et un grand opérateur; à Trélat, que tant de liens lui attachaient et qui lui révéla le secret des beaux diagnostics précis et des leçons claires et vivantes; à Léon Labbé, qui lui communiqua son enthousiasme

et son audace heureuse; au grand et noble Guyon, qu'accable à cette heure la mélancolie de survivre à ceux qu'il aima, et chez qui Segond se mit à l'école de l'observation rigoureuse et de l'impeccable bon sens. Mais son action sur ses maîtres ne fut pas contestable, et nous en connaissions au moins un qui n'entreprenait guère une intervention délicate sans en délibérer avec son interne. Car Segond avait, au plus haut point, le don d'autorité. Où qu'il fût, on le poussait au premier rang, et l'on sollicitait son avis. Ses succès en clientèle furent foudroyants, et tandis que les maîtres de l'heure : Verneuil, Trélat, plus tard Terrier, durent attendre un succès depuis longtemps mérité, lui, dès la conquête de l'Agrégation et du Bureau central, il devenait, sans conteste, le nom le plus retentissant de notre jeune chirurgie. Toutes les voies lui semblaient ouvertes, et l'opinion publique médicale lui attribuait, dans l'avenir, tantôt la succession de Guyon à Necker, et tantôt réclamait, pour l'élu de son choix, la création d'une chaire de gynécologie.

Il resta fidèle à la chirurgie générale, et quand sonna l'heure propice, il fut nommé, presque à l'unanimité des suffrages, professeur de médecine opératoire; mais son stage y fut court, et bientôt la Clinique lui était ouverte. Avant sa nomination, on chuchotait que, tout à sa lourde clientèle, il négligerait les élèves et ne préparerait pas ses leçons; mais il fallut bientôt reconnaître, ce que ses amis avaient toujours proclamé, que Segond ne sollicitait une place ou n'acceptait un poste qu'avec le ferme propos d'en assumer toutes les charges. Il avait été à la Société de chirurgie un secrétaire géné-

ral et un président assidu et ponctuel; à la Compagnie d'Orléans, il ne laissait que des amis lorsqu'il voulut céder à Brissaud la direction du service médical; à la Faculté, il fut l'idole des élèves, séduits autant par sa spirituelle bonhomie que par sa prestigieuse éloquence. Segond sut faire face à tous ses devoirs, grâce à son admirable esprit d'ordre, à sa rigoureuse méthode, qu'il cachait trop sous ses dehors exubérants, et aussi, faisons-en le cruel aveu, à un excès de travail que nous payons si terriblement aujourd'hui.

Peu à peu une profonde évolution se fit dans ses idées, et il brûla quelques-uns des dieux qu'avait adorés sa jeunesse : son caractère entier, son esprit passionné d'ordre et de méthode, son respect de la tradition, ne concevaient guère une nation sans une hiérarchie aux solides assises. Il eût aimé que les bavards se taisent, il aurait volontiers brisé la plume des utopistes dangereux et la houlette des mauvais bergers, sacrifiant sans hésitation un peu de liberté au bénéfice de beaucoup d'autorité. Désormais il défendait ses croyances avec une ardeur plus vive, heureux de faire claquer au vent les plis amples de son drapeau, et même son âme, éprise d'absolu, ne craignait pas d'aborder les angoissants problèmes qui avaient épouvanté le génie de Pascal; il y trouva des certitudes apaisantes, si nous en croyons son ardente improvisation aux obsèques de Farabeuf.

Si j'ose invoquer de tels souvenirs devant cette tombe où nos pauvres cœurs, étreints par une même souffrance, communient dans une même douleur, c'est qu'ils nous révèlent un Paul Segond profondément

ignoré et qu'il nous semble nécessaire de faire connaître. Parmi les plus chers amis de sa jeunesse, quelques-uns ne partageáient ni ses regrets, ni ses espérances, mais ils veulent proclamer ici que jamais, même aux heures les plus troubles de nos discordes civiles, jamais ne fut prononcé un seul mot blessant, et jamais les amis ne se quittèrent sans un de ces chauds serrements de main, témoignage et rappel d'une tendresse que rien n'altère. Les uns et les autres n'avaient-ils pas d'ailleurs le même respect pour des convictions également sincères? n'étaient-ils pas unis par trop de points communs, de sensibilités réciproques? n'avaient-ils pas vécu ensemble les mêmes souvenirs émouvants? Et puis, n'étaient-ils pas d'accord sur l'essentiel : leur amour pour notre France, cet amour qui chaque jour s'accroît de toutes nos angoisses!

Peut-être, aux trois derniers jours de son existence, jours tragiques où il se sentit atteint dans ses œuvres vives, et où sa science pouvait prévoir la possibilité d'une mort soudaine, peut-être, après tant d'autres, s'est-il demandé si sa vie fut vraiment utile. Peut-être hésita-t-il à répondre, car les hautes consciences sont rarement satisfaites. Mais nous, nous lui disons : Ami, dors en paix : ton cœur fut pitoyable à toutes les douleurs, tes croyances furent sincères, et tu les défendis avec toute ton âme; tu fus un noble exemple de bonté, de courage, de force et d'éloquence; dors en paix : ta journée fut courte, mais tu l'as bien remplie.



# DISCOURS

DE

## M. le Docteur QUÉNU

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

---

Messieurs,

Au nom de la Société des Chirurgiens des Hôpitaux j'ai la douloureuse mission d'apporter à Paul Segond les derniers adieux de ses collègues.

Segond appartenait au corps des hôpitaux depuis l'année 1883, nous étions de la même promotion et je lui ai succédé cette année comme président annuel de notre Société. Voilà donc près de 30 ans que, sans ménager ni son temps ni sa peine, Segond prodiguait ses soins aux malades des hôpitaux. Peut-être ne sait-on pas assez au dehors ce que, dans l'accomplissement de la lourde tâche quotidienne, laisse de lui-même, en forces et en énergie, un chirurgien d'hôpital.

De 1883 à 1889, Segond a rempli les fonctions de chirurgien du Bureau central (institution aujourd'hui disparue); puis, nommé chirurgien titulaire, notre collègue, après un court passage à l'hospice de Bicêtre, devint chirurgien de la Maison municipale de Santé où

il resta 5 ans, puis enfin chirurgien chef de service de la Salpêtrière.

Le transfert de la clinique de la vieille Pitié à la Salpêtrière lui a permis de conserver son service; c'est là qu'il a terminé sa belle et glorieuse carrière.

Je laisse à d'autres la tâche d'énumérer les travaux scientifiques de Segond et de dire quel professeur incomparable il fut. Je ne veux voir en lui que le chirurgien et le collègue.

Chirurgien, il a réalisé dans son entier la formule magnifique de Trélat son maître, il a joint à la science une habileté manuelle merveilleuse et un tempérament d'artiste.

Il aimait sa profession, il a saisi toutes les occasions de la glorifier, soit aux jours de joie, quand, entouré de ses élèves et de ses amis, il inaugurait son enseignement magistral à la Faculté de Médecine, soit aux jours de deuil, quand, dans des circonstances tragiques, à l'Hôtel-Dieu, il nous remuait jusqu'au fond de l'âme en adressant les adieux suprêmes à une victime du devoir professionnel, à notre malheureux collègue Guinard.

Segond avait été comblé par la nature des dons qui font le grand chirurgien; il en avait reçu d'autres d'un ordre plus élevé, peut-être, il possédait une sensibilité toujours vibrante, une âme généreuse, une bonté exquise. Ceux-là me comprendront qui toujours auprès de lui ont trouvé l'aide, le réconfort ou l'encouragement.

Il apportait dans l'expression de ses sentiments un élan passionné; nous l'aimions tous avec les exagérations de sa fougue et de sa combativité, nous étions sûrs que sous la passion couvait l'amour de la vérité et de la

justice; nous pouvions sans crainte, aux jours de lutte, nous rallier autour de lui comme autour d'un drapeau, car nous savions qu'il n'avait pour ennemis que l'envie et la médiocrité.

Mon cher Segond, c'est le cœur déchiré que ton vieil ami de trente-cinq ans vient, au nom de nos collègues des hôpitaux, t'apporter le témoignage d'une commune affliction et l'hommage des suprêmes regrets.



# DISCOURS

DE

## M. le Docteur BAZY

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

---

Messieurs,

C'est à un ami bien cher que je viens, au nom de la Société nationale de Chirurgie, apporter l'expression de notre deuil bien attristé.

En voyant cet homme robuste, plein de vie, qui semblait devoir, comme son père qu'il aimait tant, survivre à toute sa génération, qui eût pu penser qu'il serait emporté dans toute la plénitude de sa force et de son talent?

C'est un très rude coup pour ses amis et ses collègues que cette mort inopinée, et sa perte ne sera ressentie nulle part plus qu'à la Société de Chirurgie à laquelle il avait donné le meilleur de lui-même.

Paul Segond entrait à la Société de Chirurgie en février 1887; il en fut élu secrétaire général en 1900 et devint son président en 1906.

Dès son entrée dans notre compagnie, il montra une

préférence pour cette partie de notre art qu'il a tant pratiquée : la gynécologie.

Notre collègue, qui paraissait devoir suivre les traces d'un maître qu'il affectionnait entre tous, le professeur Guyon, s'était bientôt détourné de la pratique des voies urinaires pour s'adonner à la gynécologie, où il était rapidement passé maître.

Paul Segond était un traditionnaliste quelque peu teinté d'esprit aristocratique; mais il n'avait pas de peine à accepter les nouveautés : il ne les acceptait pas toutes, et, celles qu'il repoussait, il les jetait à bas et les accablait des flèches aiguës de son ironie.

Toutes ses idées, comme il savait les exprimer! Et s'il n'avait pas toujours le pouvoir de convaincre, il avait du moins le don de se faire écouter.

Son éloquence vibrante, aux périodes larges, avait le privilège de nous captiver et, quand il parlait, tout le monde faisait silence. Pour beaucoup de ceux qui m'écoutent, ce n'est pas un mince éloge que je lui décerne là.

Segond a brillé au milieu de nous par ses actes chirurgicaux et par sa grande probité scientifique; il a aussi brillé par son éloquence, par la sincérité et le courage de ses opinions qu'il ne craignait pas de manifester; il a aussi brillé par ses sentiments de patriote qu'il ne manquait pas d'exprimer, toutes les fois qu'il en avait l'occasion, et il la trouvait dans les magnifiques éloges de ses maîtres et de ses prédécesseurs qu'il a faits durant ses fonctions de secrétaire général.

La Société de Chirurgie perd en lui un homme d'action, d'esprit, de cœur; il sera difficile à remplacer.

Et ce n'est pas sans une grande émotion que je viens, au nom de la Société de Chirurgie, apporter à son admirable veuve et à ses dignes enfants l'hommage de notre respectueuse sympathie et, à notre ami, le suprême adieu.



# DISCOURS

DE

## M. le Docteur OLIVIER LENOIR

AU NOM DES ÉLÈVES

Messieurs,

Ceux-là seuls qui ont vécu de sa vie intime savent quelle douleur je dois surmonter en venant apporter au professeur Paul Segond l'adieu de ses élèves.

Les voix de ses pairs ont dit et rediront ce que fut le chirurgien, ce que fut le professeur. Ses élèves ont voulu que l'un d'eux jetât aujourd'hui, avec leur cri de douleur, un peu de leur cœur sur la tombe de celui qui fut force et vie.

Ils ont voulu que je dise que Segond ne fut pas pour eux un maître, mais le maître, le maître aimé entre tous, parce que, nous donnant son savoir, il nous ouvrit son grand cœur, si bien que chacun de nous n'avait qu'une jalousie : l'aimer plus et mieux que les autres.

Ce qu'il fit pour notre formation et notre culture, à

quoi bon le rappeler ici? L'empreinte ineffaçable dont il nous marqua parlera pour son œuvre. Son éloquence, sa virtuosité opératoire, la robustesse de son bon sens, l'art avec lequel il savait, dans ce qui était nouveau, choisir ce qui était bien, la simple clarté de son enseignement, tous y pensent et tous, en ce jour, savent la perte que fait le génie français.

Ce qu'il faut dire, afin que s'en souviennent à jamais les plus jeunes d'entre nous, ceux qui, moins longtemps que leurs anciens, ont vécu à l'ombre du chêne aujourd'hui foudroyé, c'est que Paul Segond fut pour ses élèves l'ami des heures claires et le consolateur aux heures tristes, c'est toujours que sa fière loyauté sut nous indiquer le droit chemin, le chemin des honnêtes et des braves, c'est que jamais nous n'oublierons l'exemple du vaillant, creusant son sillon sans défaillance, jusqu'au bout, de tout son talent et de toute sa conscience, hélas! jusqu'à l'extrême limite de ses forces.

Nous qu'il appelait ses fils chéris, nous voulant près de lui par le cœur comme nous l'étions par l'esprit, il aimait que nous participions à l'intimité de la vie de famille que son admirable compagne et ses enfants si tendrement aimés avaient su lui faire si douce, qu'ils voulaient si longuement paisible quand l'heure du repos aurait sonné!

Et, puisque nous, ses élèves, nous avons eu la fortune de pouvoir nous courber avec lui sur la douleur, je voudrais que ma voix fût aujourd'hui l'écho de la longue plainte de ceux dont il pansa les peines et guérit les corps, de ceux à qui sa vie redonna la vie! Sublime cor-

tège accompagnant vers l'éternité de la paix heureuse l'âme de celui qui, étant la force, sut être la bonté.

Segond! fort entre les forts et pitoyable aux faibles

Segond! maître de puissance, maître de bonté!

Au nom de tous les élèves tant aimés,

ADIEU!



# A LA MÉMOIRE
## DU
# PROFESSEUR PAUL SEGOND

---

## LEÇON DE M. LE DOCTEUR A. PINARD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE [1]

MESDAMES, MESSIEURS,

Il y a quinze jours encore, avec une joie profonde dont les années n'atténuent point l'intensité, je préparais la leçon du début de l'année scolaire, leçon dite d'ouverture, que je me proposais de vous faire aujourd'hui. Cette leçon aura pour objet la science nouvelle, dont l'aurore commence à éclairer le monde, et qui, je pense, doit s'appeler l'*Eugénétique*. Mais la Fatalité, se montrant malfaisante pour tous, et particulièrement, odieusement cruelle pour moi, en frappant brusquement, brutalement le professeur Paul Segond, en le faisant disparaître le dimanche 27 octobre, impose à ma reconnaissance le pieux devoir de consacrer mon premier entretien avec vous, dans cet amphithéâtre, à la mémoire de celui qui, de 1890 à 1905, c'est-à-dire pendant quinze ans, fut mon collaborateur à la clinique Baudelocque.

Pour bien des raisons, je crois bon de vous dire comment et pourquoi il fut mon collaborateur.

(1) Leçon d'ouverture faite à la clinique Baudelocque, le vendredi 8 novembre 1912.

En 1889, nommé professeur de clinique obstétricale, j'eus la lourde responsabilité d'organiser cette clinique nouvelle.

J'avais donc mission de rechercher, pour cette Maison, tous les éléments pouvant assurer le succès de son fonctionnement. C'est-à-dire que je devais m'efforcer de réaliser, dans cette clinique obstétricale que j'inaugurais, ce double idéal : donner à la vie des mères et des enfants le maximum de garanties, de sécurité possible, et aux étudiants le maximum d'instruction et d'éducation désirable.

Sachant qu'un homme seul est absolument insuffisant, impuissant pour remplir cette tâche, ayant la conviction qu'une clinique est une ruche ne valant que par ses ouvriers, je cherchai à m'entourer des collaborateurs les plus qualifiés.

A cette époque, de date récente, une évolution, à jamais célèbre et bienfaisante, s'était accomplie en obstétricie. Le génie humain venait de remporter une de ses plus belles victoires. Non seulement l'application par Lister des immortelles découvertes de Pasteur, importée en France par Just Lucas-Championnière, venait de faire évanouir la terreur, hélas! bien légitime, qu'avaient les accoucheurs du séculaire et terrible génie épidémique, appelé « la fièvre puerpérale », mais encore elle avait en même temps révolutionné la thérapeutique obstétricale et gynécologique en la faisant bénéficier des interventions chirurgicales rendues possibles grâce à l'antisepsie et à l'asepsie, interventions auxquelles mon éducation et mon expérience m'avaient — à mon avis — insuffisamment préparé. Dans ces conditions, je pensais

que pour le bien de tous et de tout, je ne saurais mieux faire que de m'adjoindre, en plus de collaborateurs avertis en obstétricie, un collaborateur possédant, au plus haut degré, la maîtrise chirurgicale. Et pour réaliser mon rêve, je ne crus mieux faire qu'en m'adressant à Paul Segond.

Je tiens à vous faire connaître pour quelles raisons je m'adressai à lui. J'avais eu l'honneur de le compter au nombre de mes élèves en 1875 : c'est rue Monsieur-le-Prince, dans mon bien modeste amphithéâtre, qu'entre nous deux prit naissance une amitié dont les liens nous rapprochèrent sans cesse davantage, je puis dire jusqu'à son dernier jour.

Je savais qu'il avait été l'élève de Gallard, le plus perspicace gynécologue de son temps, puis de ces maîtres incomparables s'appelant Labbé, Farabeuf, Trélat, Guyon!

Et je n'ignorais pas davantage qu'à une maîtrise chirurgicale rappelée et proclamée hier avec tant de justice par les collègues qui lui adressèrent le salut suprême, il joignait des qualités de clinicien absolument remarquables.

Je savais, enfin, sa prédilection pour tout ce qui concernait la gynécologie. Ayant la conviction que l'obstétricie et la gynécologie doivent se pénétrer chaque jour plus intimement, que l'on ne peut être un complet obstétricien, dans l'acceptation actuelle de ce mot, sans être gynécologue et chirurgien, pas plus qu'on ne peut être un bon gynécologue sans être obstétricien, je voulus doter la clinique Baudelocque d'une nouvelle Entité n'ayant qu'un cœur, mais possédant deux cerveaux et

quatre mains, les unes chirurgicales, les autres obstétricales. Telles sont les raisons pour lesquelles, voulant réaliser mon rêve, je m'adressai à Paul Segond.

Et lui, qui déjà avait la lourde tâche qu'impose un service actif dans les hôpitaux, alors que sa notoriété était dans son plein épanouissement, avec le désintéressement et l'abnégation qui le caractérisaient, n'hésita pas à accepter la collaboration officieuse et modeste que je lui proposais, conquis par le seul espoir de pouvoir faire encore un peu de bien.

A partir de ce moment, jusqu'au jour où il fut nommé professeur à la Faculté, il mit au service de la clinique Baudelocque, toute sa force, toute sa science, toute sa conscience, tout son cœur, toute son âme.

Pendant quinze ans, dans cet amphithéâtre, non seulement il vint ici tous les mercredis faire bénéficier les élèves de ses incomparables leçons, et les femmes et les enfants de sa merveilleuse habileté opératoire, mais encore, aussi bien le jour que la nuit, quelle que fût l'heure, il accourut en toute hâte à notre appel, parce qu'il savait qu'un être humain au moins était en danger.

Combien de luttes contre la maladie et la mort, entreprises par lui dans cet hémicycle!

Certes, ceux d'entre vous qui l'ont vu ici à l'œuvre, observant avec tant de sagacité, explorant avec tant d'habileté parce qu'avec tant de douceur, dépensant sans compter, n'oublieront jamais ses merveilleuses qualités opératoires, son sang-froid absolu, et cette ingéniosité spontanée qui lui faisait prendre, instantanément, en face d'une surprise ou d'une complication opératoire, la décision voulue et accomplir l'acte néces-

saire; mais combien le connaîtraient peu, ceux qui ne sauraient de lui que cela! Que d'autres qualités, et, à mon avis, d'essence supérieure il possédait!

Il n'était pas seulement chirurgien, il était vraiment gynécologue.

Non seulement il luttait pour conserver l'Individu, mais encore l'Espèce. Chez toute femme en état de fertilisation, justiciable d'une intervention chirurgicale jamais il n'oublia la valeur sacrée de l'Espèce, et s'efforça constamment de ne pas porter atteinte, par son intervention, à l'intégrité de la Fonction de reproduction.

Étant gynécologue, il se montra et resta toujours, et avant tout, le plus parfait clinicien. Lui, pour qui les interventions opératoires étaient un jeu, il n'obéit jamais à une simple invitation opératoire, ne se résignant à intervenir que quand il avait reconnu une véritable indication, c'est-à-dire quand le temps lui avait démontré l'impuissance ou l'insuffisance de la *natura medicatrix*.

Il ne fut pas seulement grand parmi les grands chirurgiens, parmi les grands gynécologues, parmi les grands cliniciens, il fut grand parmi les grands médecins.

N'intervenant que là où il pensait pouvoir être utile, jamais, d'autre part, il ne sacrifia à la beauté de ces résultats statistiques.

Dans tous les cas où une lueur d'espoir pouvait permettre la conservation de la vie par une intervention osée, il n'hésitait pas, sachant que son intervention seule donnerait à l'être malade une chance de salut. Il risquait sa réputation d'opérateur, préférant les applaudissements de son cœur à ceux d'une renommée plus ou moins légitime.

Nul plus que lui ne se montra fidèle à notre devise, qui définit, de la façon la plus concise et la plus éloquente, le rôle du médecin : *Tout faire pour conserver la vie.*

Quelques-uns regretteront peut-être qu'il n'ait pas écrit davantage sur ce qu'il connaissait si bien. Je dois reconnaître, à la vérité, qu'il n'est pas un gros livre portant son nom. S'il n'est pas l'auteur d'un Traité quelconque, ce n'est pas seulement parce que ses obligations universitaires, ses occupations professionnelles ne lui laissaient pas le loisir de le faire : c'est surtout, et avant tout, parce qu'il avait du livre et de la science médicale une conception bien nette. Ainsi que Faguet, il considérait le livre comme représentant un savant paralysé, et la science livresque seulement comme un auxiliaire de la science vivante.

Et c'est à cette dernière qu'il consacra toute sa vie, sachant que, perpétuellement en évolution, elle ne s'assouplit et ne se vivifie qu'au contact des faits bien observés.

S'il s'est servi de sa plume, c'était pour rédiger ces lumineux rapports dans les Congrès, où il savait provoquer la discussion, c'était aussi pour rendre justice aux morts, comme lui savait le faire, ainsi qu'en témoignent ses Éloges à la Société de Chirurgie.

Et, à ce propos, il m'est doux de rappeler que cette maison Baudelocque, pour laquelle il s'est tant dépensé, rappellera sa mémoire comme il eût désiré qu'elle fût rappelée. Ceux qui liront les « Fonctionnements de la clinique Baudelocque », publiés chaque année, verront quel a été son rôle, là, pendant quinze ans. Ils constateront en lisant la statistique dressée chaque année par

Lepage et Mouchotte et surtout par son cher Le Masson, le nombre, la nature et les résultats de ses interventions de 1890 à 1905.

En 1905, ayant été nommé professeur à la Faculté, il fut obligé de cesser cette collaboration qui a été si précieuse à cette maison, et à tous ceux qui venaient y chercher secours. Le chagrin de son départ fut tempéré par la joie de le voir enfin à la place pour laquelle il était désigné depuis longtemps, et aussi par la consolation de voir son rôle accepté par le plus qualifié de sa lignée, mon cher collègue, ami et collaborateur Jean-Louis Faure.

Je n'ai pas à dire ce que fut le professeur Paul Segond : d'autres l'ont dit mieux que je ne saurais le faire. Mais, permettez au professeur de la clinique Baudelocque de céder la parole à l'ami, qui va vous dire ce que fut Paul Segond jusqu'à son dernier jour.

Pour la première fois, le vendredi 25 octobre dernier, il y eut une lutte entre les deux amis dont, jusque-là, l'entente avait été si complète et si parfaite.

En présence de l'apparition de symptômes démontrant un surmenage excessif, avec son entourage familial, j'avais enfin pu obtenir de lui qu'il prît du repos. Il accepta, non sans peine, je dois l'avouer, mais enfin il accepta de prendre un congé universitaire.

Quand je voulus lui faire comprendre la nécessité de cesser immédiatement tout acte opératoire, il se révolta : « Mais, mon bon ami, me dit-il, il m'est absolument impossible de vous obéir. Il y a un pauvre confrère atteint d'une tumeur abdominale, qui compte sur moi pour l'opérer. Ah! laissez-moi encore essayer de

le sauver! » Et ce fut après une lutte poignante, le laissant, lui, accablé, que j'allai annoncer à notre malheureux confrère qu'il ne devait plus compter sur le secours de Paul Segond. Je n'ai jamais vu une telle désespérance chez un malade, et, si je l'avais ignoré, j'aurais appris à ce moment combien, à toutes ses qualités, Paul Segond joignait celle si précieuse d'inspirer, à tous ceux qui se confiaient à lui, une absolue confiance.

Tel fut le dernier geste médical de Paul Segond. Quarante-huit heures après, le dimanche matin, subitement, son cœur cessa de battre!

En face de la disparition de cette Force éminemment bienfaisante, dont la tâche n'était pas entièrement accomplie, nous ne pouvons que nous incliner, le cœur meurtri.

Qu'il me soit permis de dire à sa famille, à son admirable compagne, Mme Segond, à ses chers enfants qu'il aimait tant : tous ceux qui ont eu le bonheur de l'apprécier, le pleurent. Il vous a donné toutes les fiertés, de même qu'il a donné aux jeunes générations médicales le plus bel exemple. Oui, l'une des plus magnifiques expressions de notre génie médical national vient de disparaître en Paul Segond; nul plus que lui n'a montré la hauteur que peut atteindre la conscience humaine, nul plus que lui n'a souffert de la souffrance des autres, nul plus que lui n'a honoré son pays. Il a disparu, mais à jamais son exemple restera le modèle des générations médicales futures!

A. Pinard.



IMP. LAHURE.

